

Mon contact avec le Québec

En novembre 1997, j'avais pris le vol d'Air Transat de Paris-Montréal après avoir obtenu mon certificat de sélection pour immigrer au Québec et vivre puis mourir au Canada. N'est-ce pas la loi de la nature de naître et puis vivre et puis mourir afin de laisser la place aux autres.

En attendant cette issue fatale, revenons à nos oignons. Nous étions donc six à débarquer à l'aéroport Mirabel. Avant que l'engin ne mette pieds à terre, oh! oh!, excusez-moi, les avions n'ont pas de pieds, donc, avant que les roues de l'engin ne touchent le tarmac, de l'hublot du Boeing 737, nous avons aperçu une immensité de blancheur piquée par-ci par-là de points noirs et des scintillements de lumières bien alignées. Au fur et à mesure de l'atterrissage, je distinguais bien que les points noirs vus du ciel étaient les cimes des sapins restés verts malgré le froid et que les scintillements alignés étaient les lampadaires des grands boulevards.

Lors de cette première rencontre avec cette terre d'accueil, ma joie me poussait à embrasser le sol comme le faisait le pape. Mais finalement je me suis abstenu d'exécuter le geste, d'abord je n'avais pas la même notoriété de sa sainteté et puis surtout il faisait trop froid et je ne voulais pas salir mon beau costume.

Dans la salle d'immigration, le beau sourire de la belle dame aux cheveux blonds dorés et la main tendue du jeune officier galonné nous manifestaient le signe de bienvenue. Ils nous ont expliqué les démarches à suivre à Montréal. Toutefois, le jeune officier nous baragouinait avec un fort accent English, et j'avais aussi beaucoup de mal à suivre ses paroles, mais heureusement il nous fournissait des documents, des cartes, des plans et des fascicules où toutes les instructions étaient consignées et il suffisait de les lire.

A la douane, les gentils agents nous ont indiqué gentiment la direction à suivre pour sortir de l'aérogare. Moi qui suis habitué à des fouilles superflues dans mes déplacements internationaux, fus très surpris. Ce fut une seconde rencontre inattendue et agréable.

Dans l'immense salle d'attente de l'aérogare, le comité d'accueil nous a d'abord signifié qu'il s'apprêtait à rentrer à la maison, croyant que nous avions raté le vol. En effet, nous étions six à subir tout à tour les formalités de bienvenue. De ce vol Paris-Montréal, nous étions presque les derniers à quitter la douane. Bref, la rencontre familiale et amicale, bien que tardive, était des plus chaleureuses et joyeuses après dix à vingt ans de séparation. D'ailleurs le plus intime des camarades venus à l'accueil m'était inconnu aux premiers abords, tant il avait laissé pousser ses moustaches et sa barbe. Lorsqu'il avait décliné son identité, nous nous sommes observés surpris et émus, surpris, parce que je ne m'attendais pas à le rencontrer au Québec, ému, parce que nous étions assis sur le même banc en classe, avions chapardé les mangues et letchis de la pension, nous nous sommes même battus pour obtenir la bonne grâce d'une camarade de classe. Que de drôle souvenir du bon vieux temps.

Lors de ces embrassades, je réalisais enfin que dans ma terre natale, certaines connaissances sont allées bouffer les pissenlits par les racines et beaucoup d'autres amis ont pris la poudre d'escampette en immigrant au Québec.

Arrivés à destination après environ deux heures de route, nous étions logés dans un appartement bien chauffé, eau chaude à gogo, télévision en langue française, speakerines charmantes, une vraie vie urbaine et moderne. Je me sentais dépaysé.

Les valises et bagages déchargés dans l'appartement, nous allions au restaurant pour fêter cette rencontre mémorable.

Et paf et boum, en sortant de l'immeuble, je glissais sur la glace et culbutais dans la neige.

« *Sapristi, en moins de 24 heures, tu es déjà devenu un vrai canadien* » me lançait mon beau-frère.

Il nous expliquait que pour être un bon canadien et un vrai québécois, il faut avoir chuté dans la neige, exactement comme pour devenir un authentique chrétien, il doit être trempé dans l'eau. Belle considération quand j'avais les fesses endolories et le manteau couvert de neige glaciale. Mais heureusement l'épaisse couche de neige avait amorti le choc, autrement j'aurais eu une contorsion ou même une cassure. Dieu merci.

Au buffet, autre surprise totale, j'avais revu la plupart de mes camarades de classe qui ont tous une bonne mine et un excellent embonpoint. Ces retrouvailles m'avaient rajeuni et m'avait assuré ma détermination à demeurer définitivement au Québec, nouvelle terre de rencontre.

Au restaurant bondé de toutes les races humaines, je voyais des hommes et des dames avec des assiettes pleines de mets de toutes les variétés. Et puis les serveurs comme les serveuses venaient ramasser les assiettes vides et remplir les gros verres d'eau. Et tout le monde se relevait et se resservait une deuxième, troisième assiette pleine de victuailles. Service à volonté sans restriction, telle est la consigne. C'est le mode de vie des pays développés.

Rassasiés, nous rentrions dans le nouvel appartement, lumière tamisée, parquet luisant, tapis moelleux, c'était un autre monde. J'osais à peine à le qualifier de paradis sur terre.

Avec le ventre remis à niveau et la fatigue du long voyage, je ne m'aspirais plus qu'à rejoindre Morphée et à espérer de nouvelles rencontres le lendemain.